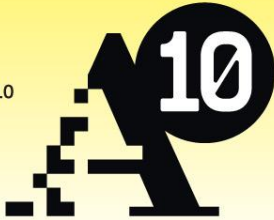


17 novembre 2010
Bibliothèque nationale de France
Petit Auditorium

18-19 novembre 2010
Institut national du patrimoine
Auditorium Colbert



ARCHIMAGES 2010

DE LA CRÉATION À L'EXPOSITION : LES IMPERMANENCES DE L'ŒUVRE AUDIOVISUELLE



Institut national
du patrimoine



Collectif 24/25



Colloque organisé avec le soutien
de la Direction générale des patrimoines,
Ministère de la culture et de la communication

OUVERTURE

Son et lumière

Friedrich Kittler,

Théoricien des médias.

Mesdames et messieurs, pardonnez-moi ma langue étrangère quelque peu rouillée. Le son et la lumière, le tonnerre et l'éclair... Vous ne croyez plus aux dieux, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Dans ma jeunesse, nous avons engagé presque tous nos étés, toutes nos voitures, pour découvrir la France, ma bien-aimée et moi. Nous avons traversé la Gironde depuis Montalivet jusqu'aux sources de la Dordogne. Avec ma machine à écrire, j'ai fait une traduction de Foucault en allemand, mais aucune maison d'édition ne voulait alors la publier. Le jeune Foucault, sauvage comme il était, nous a été présenté comme l'ennemi de classe des Adorno, Benjamin et autres philosophes alors à la mode. Pourtant, dans cette même jeunesse, dans cette France profonde, il y avait des châteaux plutôt plaisants et déchus. Le seul attrait touristique commençait le soir, lorsqu'une spécialité française, le « son et lumière », baignait les murs antiques dans un spectacle aussi sonore que visuel. Les fêtes, les musiques, les batailles, se déroulaient une dernière fois devant nos sens. Et parce qu'en Allemagne, il n'y avait rien de pareil, j'aurais voulu vous remercier de votre invitation par le titre de mon intervention et mon enchantement passé. Contrairement à moi, archéologue, le tourisme actuel se passe de l'histoire, mais les châteaux ruraux subsistent dans l'Europe entière.

« Son et lumière », ça se dit encore très souvent, et peut-être trop. À l'exception de Heidegger, personne ne songe encore au fait, quand même historique, qu'à l'origine de notre tradition immémoriale – je veux dire, chez Homère - cette distinction entre les choses vues et entendues paraît n'avoir pas toujours existé. Certes, dans *Illiade*, cette chanson des morts brutales, il y a seulement d'une part le fracas des armes, et d'autre part, le regard clair et impassible des dieux. Mais dans *Odyssée*, qui chante la beauté des immortels et la musique des sirènes, la distinction dont je voudrais excuser l'histoire, n'est pas si claire. Dans la plupart des cas, le mot « Morphée », cela va sans dire, signifie le beau, tel que nos yeux et langue l'ont très longtemps reconnu. Mais dans une scène assez merveilleuse, située sur une île enchantée, Homère prête à la voix du héros poète qu'est Ulysse, une Morphée belle, c'est-à-dire acoustique. Lui, le héros, leur paraît beau, en tant qu'il parle. La Morphée, son et lumière à la fois, pas encore distingués. Cela peut être une des raisons pour laquelle Pierre Chantraine, le grand linguiste français, s'est refusé à proposer une racine indo-européenne du mot « Morphée », mais qu'il a fortement souligné, dans son lexique étymologique, la proximité entre les mots « Phainô » (je prie) et « Phêmi » (je parle). D'où l'on pourrait conclure que Heidegger n'était pas toujours dans le faux.

Si vous me concédez cette référence homérique, cette beauté sonore, un problème téméraire est alors soulevé : d'où viennent nos cinq sens ? Il faut quand même que le vent se lève, tenter de vivre. Pourquoi donc cinq ? Pourquoi trois sens si proches de notre chair, pour susciter des médias de plus en plus techniques, et pourquoi deux autres sens plus lointains, qui enflamment des châteaux sans toutefois les détruire, le son et la lumière ? Vous me répondrez peut-être que John Locke ou Denis Diderot ont déjà répondu à toutes ces questions, mais non. Le côté technique des sens, que j'ai appelé « les médias », dont ils sont pourtant les prédécesseurs, leur a échappé. C'est aussi que je ne crois pas à la réponse couramment apportée. J'ai des doutes quant à une évolution continue du cerveau humain, préhistorique et physiologique à la fois, qui serait en cours depuis deux millions d'années, pour se terminer avec nous, l'*Homo Sapiens*. Le langage, dans ce cas, serait une chose super-millénaire, entre autres. Pour soutenir mon soupçon, il y a depuis cinq ou six ans des indices archéologiques. Près des sources du Danube, en Haute Allemagne, on a récemment réalisé de nouvelles fouilles sur des sites préhistoriques. Premièrement, un petit mammoth de quelques centimètres de hauteur, mais parfait, ce serait, si j'ose dire, la lumière ; deuxièmement, une flûte en os de cygne et dont les cinq trous constituaient, si j'ose dire, la première musique articulée en intervalles, c'est-à-dire le son. De ces deux trouvailles, et seulement de là, on a pu tirer une première conclusion sur la langue articulée, ce jeu subtil entre voyelles et consonnes, sons et intervalles. Mais la Morphée d'Ulysse, la beauté de son dire, de son parler, restait toujours un effet. Ce n'est que dans l'hellénisme gréco-latin que la Morphée, cette merveille aussi audiovisuelle que pythagoricienne, a perdu son rapport au son. Comme le mot latin de « forma », relié très probablement à Morphée, elle s'applique exclusivement aux données visuelles, à cette présence aristotélicienne qui, dès lors, a dominé la métaphysique en tant que telle. C'est aussi pourquoi les rayons et les sons prennent des voies différentes en passant des choses mêmes à nos sens. Selon Aristote, nous écoutons des sons parce que le médium de l'air les transporte d'abord au tympan puis à l'oreille intérieure. Le cas de la vue s'avère plus compliqué. Pendant un premier temps, l'air joue un rôle comparable en transportant les rayons à la « cornée », à la nymphe, ou encore à la muse, cette part de l'oeil que nous autres, modernes, appelons l'iris. À partir de là, cependant, un autre élément entre en jeu, c'est l'eau du globe, qui va projeter l'image finale des choses sur notre rétine.

Dans cette esquisse, vous avez sûrement remarqué la différence profonde entre ontologie et esthétique. L'ontologie traite exclusivement du présent, du proche et de sa forme, l'esthétique traite du lointain, qui se présente pourtant à nos sens. Autrement dit, mais toujours avec Aristote, les éléments grecs sont des moyens, l'eau, l'air, la terre, sont entre les choses et notre perception. Et cet « entre », *metaxu* en grec, peut accepter l'article défini, pour devenir « le moyen », et c'est là la première instance du mot « média » dans l'histoire de l'Occident. Vous avez remarqué que ces médias sont nécessairement et naturellement des éléments *naturels*, il n'y a pas de prémédia techniques dans la terminologie grecque. Et c'est là que réside toute la différence entre Anciens et Modernes, pour parler le langage du *xvi^e* siècle français. Grâce à notre algèbre et nos expérimentations, grâce à François Viète, René Descartes, Leibniz et d'autres, nous sommes à même de concevoir des médias techniques. Sous ces conditions nouvelles, qui sont celles de la science, son et lumière changent de statut. Leurs effets deviennent modifiables, et avec eux nos perceptions. Chacun connaît le prisme, qui supporte toute l'optique d'Isaac Newton, ce chrétien insupportablement borné. Qui, au contraire, connaît encore le nom de Joseph Sauveur, qui nous a légué, après des expérimentations subtiles et pénibles, en 1701, la notion même d'acoustique, différenciée de la notion grecque de musique ? C'est pourtant le parallélisme qui compte ici, l'accord profond entre la *Royal Society* et l'Académie Royale parisienne. Avec une tristesse peut-être inspirée par Jacques Lacan, je suis tenté de dire qu'à cette époque, son et lumière ont disparu. Depuis Newton et Sauveur, il ne nous reste que deux sciences jumelles, l'optique et l'acoustique.

Tous les médias techniques, à partir de la chambre obscure primitive, jusqu'aux ordinateurs musicaux les plus avancés, sont la face visible au consommateur, tandis que les algorithmes restent leur face cachée :

*« And if the cloud bursts thunder in your ear
You shout and no one seems to hear.
And if the band you're in starts playing different tunes
I'll see you on the dark side of the moon. »*

Que s'est-il passé quand ces vers anglais me sont venus à l'esprit ? Je pensais à vous, je rêvais de Paris, et je m'efforçais d'écrire en français passable, et pourtant ces vers ont surgi comme les voix de la muse. Ils sonnent, grâce à Pink Floyd, irrésistiblement dans mes oreilles. Pourquoi ? Comment ? Que Valéry Giscard D'estain me pardonne, l'Occident n'est ni chrétien ni juif. Au coeur de notre culture palpite la science grecque. Mais elle en est la face sensible, lumineuse et sonore. Cachés sous son éclat, les algorithmes algébriques constituent la vraie singularité de l'Europe moderne. C'est grâce au *calculus* que Daniel Bernoulli a pu montrer que tout son musical est une certaine superposition de ces harmoniques que Sauveur venait de découvrir. C'est de la même manière que Thomas Young, dans sa polémique furieuse contre Newton, a prouvé la nature ondulatoire des couleurs et de la lumière. Et enfin, le baron Joseph Fourier, encore plus abstraitement, a développé une théorie mathématique qui transforme un élément temporel quelconque en son équivalent fréquentiel. C'est seulement sur cette base précise que Georg Simon Ohm et Hermann Von Helmholtz ont pu révolutionner les sciences de l'optique et de l'acoustique dans leurs aspects complémentaires, l'aspect physique et l'aspect physiologique. Curieusement, le grand savant qu'était Von Helmholtz n'a jamais songé à réaliser ses créations par la construction d'une machine finalement assez simple, le gramophone, ou phonographe. Cette invention millénaire reste réservée à un autodidacte américain, Thomas Edison, dont un grand poète français, le comte Villiers De L'Isle-Adam, a chanté aussitôt la gloire. Lorsque Von Helmholtz, à la fin de sa vie à Chicago, et au comble de sa gloire américaine, serrait la main d'un bricoleur comme Edison, je lui suppose un remords subtil. La singularité tragique de l'Europe, me semble-t-il, c'est d'avoir suivi la tradition de sa pensée, tandis que le Nouveau Monde, sans aucun égard au dépôt légal ou au brevet d'invention, s'est attaqué à l'invention de l'invention. Eh bien, si tous les sons sont ondulatoires, une aiguille simple peut les inscrire dans quelque matière changeable. Mais il faut présenter ce « truc » devant une presse enthousiaste, en déclarant, comme Edison, « *speech has become, as it were, immortal* ». Charles Cros, pauvre écrivain parisien, avait conçu, au même moment, exactement la même chose, mais dans un manuscrit longtemps disparu dans quelque bureau français. Les muses immortelles, ne l'oubliez jamais, dédaignent le papier.

Si les Pink Floyd, il y a maintenant quarante ans, n'avaient pas ravi la jeune France, n'avaient pas enregistré leurs œuvres en vinyle, si nous deux ne les avons pas écoutés jouer à Colmar sous une lune d'été, eh bien, je n'aurais presque rien à dire. Le patrimoine dont vous avez la garde n'est peut-être que l'intégral du terroir, une vibration qui dure : le paradoxe même, cette nuit à Colmar. Je laisse cette question subtile à votre réflexion. Ce qui m'importe, c'est que la métaphysique aristotélicienne a été plus que jamais présente dans la théorie et les expérimentations de Von Helmholtz, pour dégager, grâce à Fourier et Ohm, les lois mathématico-psycho-physiques qui règnent toujours sur nos oreilles et nos yeux. Les deux grandes monographies que Von Helmholtz a publiées sont strictement séparées : l'une traite de la lumière et des yeux, l'autre, plus intime, des sons, de la musique et des oreilles. Feu le baron Fourier eut été enchanté. Mais malheureusement les sens des femmes et des hommes tels qu'ils passent par la rue ne sont jamais si strictement différenciés. Songez à la rue retentissante de ses éclairs qui éblouit *les Fleurs de Mal*. Un demi-siècle a été nécessaire pour intégrer sons et couleurs dans une même technologie, songez aux films sonores et à la télévision, ces merveilles assez difficiles. Songez à Valéry, qui nous a fièrement promis une « quotidienneté électronique ». Après coup, on pourrait résumer ce développement en disant qu'il s'agissait précisément de la séparation méthodique et douloureuse des sens, opérée au XIX^e siècle, qui a rendu possible leur réintégration technique au cours du XX^e siècle. De Von Helmholtz à la Metro Goldwyn Mayer, il n'y a qu'un pas. J'ai souvent regretté que Foucault n'ait jamais passé ce seuil technologique qui coïncide pourtant avec la fin de presque toutes ses grandes études historiques. Il est devenu trivial de dire que deux inventions d'Edison, le phonographe et le kinétoscope, ont changé le cours des mots et des choses, et pourtant il faut le dire.

Mais il y a davantage. Avec l'invention de l'ordinateur, toute la scène des médias s'est changée une fois de plus, et de façon dramatique. Depuis cinquante ans, c'est-à-dire depuis Turing, Von Neuman et Shannon, nous vivons dans une culture qui ne connaît plus aucune différence entre son et lumière. Tout ce qui est procédé est enregistré dans les registres et les mémoires d'ordinateur, qui n'existent que sous la forme d'octets. Comme dans la culture grecque, dont l'alphabet vocal, n'en déplaie à Jacques Derrida, figurait à la fois pour les sons du langage, pour les chiffres du monde naturel et pour les intervalles de la musique, la « digitalisation » a unifié, ou plutôt, a aplati, la totalité de nos codes. C'est évident, capital, presque incontournable, et difficile à penser. Il ne suffit pas de le différencier des *mass media* traditionnels, ou de le

célébrer comme une mise en réseau globale qui relierait les consommateurs entre eux. C'est bien plutôt le statut du savoir même qui a changé. Tout ce qui est connu, construit et enregistré, un livre, une voiture, un film, une musique, existe en trois formes simultanées : en *hardware*, en *software*, et parfois en *webware*, c'est-à-dire entre nous.

Grâce au programme *opensource* qui m'a permis d'écrire ce discours, je dispose de quelques milliers de lettres grecques, russes, arabes, hébreux, etc. Tout se passe comme si une récursion gigantesque avait ressuscité toutes les cultures et leurs codes, pour leur donner une forme qui n'est ni matérielle ni immatérielle. Cependant, la digitalisation comporte des risques, ou même des tentations, assez graves, qui pourraient menacer le sauvetage du patrimoine. Pour le dire simplement, on pourrait se passer des originaux. « Ceci tuera cela », comme Victor Hugo l'a dit, en parlant du déclin des cathédrales, creusé par l'invention séculaire de l'imprimerie. Et pourtant, Notre-Dame de Paris existe encore. Aujourd'hui, on nous prédit sans cesse la fin du livre imprimé et son remplacement par les pages électroniques. Moi, je n'en crois rien. Grâce à Derrida, j'ai appris que François 1^{er} a organisé le Dépôt Royal, qui devint ensuite le Dépôt légal après la Révolution. Dans les années 1920 ou 1930, le Dépôt légal français a été étendu à l'audiovisuel.

En vérité, ce qu'on désigne « binaire » ou « digital » n'est jamais qu'une couche physico-chimique, une pure surface dont nos sciences ont conscience actuelle. Personne, il y a un siècle, n'aurait pu prévoir la découverte des rayons X, qui a été pourtant si décisive pour l'analyse des tableaux anciens. C'est exactement de la même manière que des propriétés encore inconnues peuvent dormir dans le patrimoine qui nous a été légué. La face cachée de la Lune tourne dans un avenir toujours imprévisible. Plût aux dieux qu'Heinrich Schliemann, malgré son héroïsme admirable, n'eut jamais fouillé si tôt les forteresses de Troie et de Mycènes. De nos jours, nous aurions découvert bien plus de choses, par exemple, les lettres d'un langage inconnu.

Pour finir, permettez-moi une confession plutôt païenne. Ce que je viens d'esquisser devant vous n'était qu'un raccourci rapide, trop rapide, dans le champ d'une recherche qui reste à ouvrir. Malgré tout ce que MacLuhau au Canada ou Virilio en France ont déjà accompli, l'histoire globale des médias techniques reste à faire. Si les conjectures à l'étude desquelles j'ai dédié une bonne part de ma vie ont quelque raison, cette histoire universelle serait coextensive de l'être humain, qui, vous le savez, va tous les matins à la recherche du bonheur. Mais une fois de plus, il faut prendre garde. Lorsque Heidegger, en 1964, ici à Paris, a laissé proclamer un discours sur la fin de la philosophie et la tâche de la pensée, son diagnostic du présent était aussi simple qu'élégant. La métaphysique aristotélicienne aurait détruit l'unité présocratique entre l'être et la pensée, mais l'ordinateur, en « machinisant » la logique, aurait détrôné, précisément, cette philosophie et cette logique. La tâche de la pensée serait alors de refaire, de remonter, de retracer toujours le fil d'Ariane qui nous a mené des chants d'Homère jusqu'aux ordinateurs actuels et prochains. En d'autres mots, caché sous les médias techniques, bien que les provoquant, dans tous les sens du mot, il y a autre chose, un patois, un murmure du terroir, qui échappe à son algorithmisation finale. « *La langue est mienne* », comme disait Lacan, ou plutôt, pour conclure avec Heidegger, « *la maison de l'être* ». Qu'est-ce que la poésie ? La première née des médias techniques. Elle ne cherche pas l'éternité chrétienne, mais toujours Homère. Elle veut perpétuer son chant et toutes ses sources. Songez à la Sicile dans le temps, aux midis passés sur le volcan, pensez à la faune et à la tâche du poète. Ses nymphes, je les veux perpétuer.

Intervenante dans la salle

Pouvez-vous revenir sur la manière dont les mots et les choses auraient changé si Foucault avait entrepris de poser la question du son et lumière ?

Friedrich Kittler

Question trop intéressante pour me permettre une réponse facile... Dans le dernier chapitre de son livre *Les Mots et les Choses*, il parle de la formalisation dans les mathématiques, la linguistique, etc. De ce point de vue, il aurait pu aussi inclure, d'une certaine manière, l'invention de l'ordinateur. Peut-être que pour lui, le disque et le film étaient des choses trop triviales, malgré sa fascination pour la musique moderne. Pour ma part, et sans oser me comparer à Foucault, ce qui m'intéresse est moins la mécanique du phonographe que

les mathématiques plus ou moins compliquées qui sont cachées derrière les *mass-media* de la modernité classique.

Droits d'auteur :

© Institut national du patrimoine
